

Études littéraires africaines

IHEKA (Cajetan), *Naturalizing Africa : Ecological violence, Agency and Postcolonial Resistance in African Literature*.
Cambridge : Cambridge University Press, 2018, XII-211 p. –
ISBN 978-1-316-64864-3



Xavier Garnier

Numéro 49, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1073881ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1073881ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Garnier, X. (2020). Compte rendu de [IHEKA (Cajetan), *Naturalizing Africa : Ecological violence, Agency and Postcolonial Resistance in African Literature*. Cambridge : Cambridge University Press, 2018, XII-211 p. – ISBN 978-1-316-64864-3]. *Études littéraires africaines*, (49), 242–244.
<https://doi.org/10.7202/1073881ar>

qasas est marquée par de nombreux emprunts et reformulations d'Al-Gazali, et plus largement par la narration religieuse d'inspiration soufie.

Au sein de ce texte qui recourt volontiers à la liste et à l'inventaire, de très beaux passages ponctuent le discours de Dieu, manifestant une remarquable attention poétique. Ainsi, lors de l'exploration de l'étendue divine et de la création du monde, Dieu raconte à Moïse l'histoire de l'oiseau vert, à qui il apprit qu'il mourrait le jour où il aurait fini de manger tous les grains de sénevé dispersés dans chacune des quatre-vingt mille villes de la création. Le parcours relaté est celui de la progressive prise de conscience de la finitude : l'oiseau mange d'abord un grain par jour, puis un grain par mois, avant de se rebeller et de tenter de fuir sa destinée, et finalement de passer par l'acceptation en s'ouvrant à l'amour de Dieu. L'apprentissage du manque est décrit dans ces lignes avec une grande force pathétique et une belle efficacité narrative.

Résolument hybride, *Moïse l'Africain* est représentatif d'une glose religieuse dont les thèmes et les motifs migrent d'un continent à l'autre, de l'Orient musulman vers l'Afrique subsaharienne. Cette migration littéraire est caractéristique d'une littérature écrite en arabe au Sud du Sahara, encore trop peu étudiée, annotée et traduite aujourd'hui : on ne peut que saluer le patient travail qui a rendu possible la présente édition.

■ Elara BERTHO

IHEKA (CAJETAN), *NATURALIZING AFRICA : ECOLOGICAL VIOLENCE, AGENCY AND POSTCOLONIAL RESISTANCE IN AFRICAN LITERATURE*. CAMBRIDGE : CAMBRIDGE UNIVERSITY PRESS, 2018, XII-211 P. – ISBN 978-1-316-64864-3.

Le titre du livre de Cajetan Iheka est programmatique : « naturaliser l'Afrique » est un projet rendu nécessaire par les ambiguïtés que la situation postcoloniale a générées dans les rapports que le continent entretient avec la nature. Il ne s'agit évidemment pas de revenir à l'assignation primitiviste de l'Afrique à la nature qui a marqué l'époque coloniale, et dont une des conséquences les plus insupportables a été l'animalisation des colonisés. Pour autant, l'effort, bien compréhensible, des études postcoloniales, qui se sont attachées à replacer les littératures africaines dans le jeu des mobilités et des hybridations culturelles, a certes réussi à décentrer l'Europe et à ébranler une certaine conception universaliste de l'humain, mais n'a pas suffisamment préparé le continent à affronter la

menace écologique qui le concerne au premier chef. *Naturaliser l'Afrique* est une proposition de lecture des textes littéraires africains du point de vue du type de relations que les humains entretiennent avec les entités non humaines qui constituent leur environnement. Observer ces relations suppose qu'on tourne le dos au préjugé colonial d'une fusion homme / nature, mais également au désintérêt postcolonial pour les questions environnementales.

Le premier chapitre s'appuie d'abord sur une lecture des deux premiers romans d'Amos Tutuola et sur *The Famished Road* de Ben Okri pour proposer une « esthétique de la proximité » susceptible de décentrer l'espace humain en prenant en compte une doublure invisible, hantée par des formes non humaines qui existent narrativement par la façon dont elles interagissent à la fois entre elles et avec les humains. Les espaces invisibles d'Amos Tutuola et de Ben Okri sont purement relationnels et c'est à ce titre qu'ils invitent à décentrer l'humain. Le second moment de ce premier chapitre, consacré aux relations entre espèces humaine et animales (les baleines dans *The Wall Caller* de Zakes Mda, les chiens dans *Temps de chien* de Patrice Nganang), est une mise en œuvre de cette esthétique de la proximité au sein d'un espace visible décroisé. La mobilisation d'une cosmogonie animiste est placée au service d'un projet écopoétique.

Un des effets de cette mise en proximité d'entités non humaines est de manifester la pression qu'elles exercent sur les humains, indépendamment de toute forme de spéculation métaphysique sur une supposée intentionnalité de ces forces agissantes. C. Iheka reprend à Bruno Latour le terme d'*actants* pour montrer comment ces récits donnent toute leur présence narrative aux forces environnementales. Les romans de Nuruddin Farah, abordés dans le deuxième chapitre, racontent l'implication des animaux et des paysages dans les différents conflits qui ont marqué la Somalie et la Corne de l'Afrique depuis la guerre de l'Ogaden en 1977 (*Maps*), lors de l'intervention américaine après la chute du régime de Siad Barre en 1990 (*Links*) jusqu'à l'anomie des années 2000 (*Crossbones*). Les analyses écocritiques de C. Iheka insistent sur la façon dont l'environnement est pris dans la guerre, témoignant des ramifications planétaires de ces conflits considérés comme régionaux et participant activement à des processus de résilience qui permettent d'organiser des formes de survie.

Les dégradations écologiques provoquées par l'extractivisme pétrolier dans le Delta du Niger sont abordées à travers la lecture des romans de Gabriel Okara (*The Voice*, 1970), d'Isidore Okpewho

(*Tides*, 1993) et de Tanure Ojaide (*The Activist*, 2006). Ces lectures sont l'occasion de réévaluer les analyses de Fanon sur la place de la violence comme modalité de résistance postcoloniale dans le contexte des mobilisations écologiques, à trois moments différents de l'exploitation pétrolière. La notion de *slow violence*, proposée par Rob Nixon pour rendre compte de la progressive dégradation des lieux de vie par une exploitation industrielle non régulée, permet d'analyser la façon dont ces récits racontent la lente disqualification des populations (réduites à l'état de déchets dans des zones sacrifiées) et les risques écologiques qu'impliquent les résistances opposées à cette violence sans visage (perçement des pipelines, mise à feu des puits...). Les fictions invitent à évaluer le rôle des journalistes et des intellectuels pour donner une résonance mondiale à des luttes menées de l'intérieur de zones d'exception, où l'écosystème a été totalement sacrifié à la bonne marche d'un ordre mondial installé sur un déni. Les propositions du philosophe Timothy Morton sur une « écologie sans nature » sont ici convoquées pour penser les conditions de la lutte écologique dans un contexte où plus rien ne reste de ce que l'on avait coutume d'appeler la « nature ».

Le dernier chapitre aborde la question des pratiques agricoles dans une perspective écoféministe. Les textes étudiés (Wangari Maathai, *Unbowed: A memoir*, 2006 ; Bessie Head, *When Rain Clouds Gather*, 1969 et J.M. Coetze, *Life & Times of Michael K*, 1983) proposent le travail de la terre comme alternative aux destructions provoquées par le système patriarcal. En tant qu'il relève d'une pratique, le travail de la terre oppose une résistance aux discours hégémoniques et aux structures oppressives. Planter des arbres, cultiver un carré de jardin dans un non-lieu sont des pratiques muettes et obstinées sur lesquelles viennent buter les mots d'ordre et les grands récits. Les communautés qui naissent de ces pratiques muettes sont premières par rapport aux mises en forme discursives, ce qui leur permet de trouver leur puissance créative. Il s'agit donc d'apprendre à faire société avec l'environnement pour (re)mettre les discours humains à leur juste place.

■ Xavier GARNIER